

DS122
C45
v.2

043493



FONDO EMETERIO
VALVERDE Y TELLEZ

ROME
ET
LA JUDÉE

QUATRIÈME PARTIE
SOULÈVEMENT DES BARBARES

CHAPITRE XII
MOUVEMENT CONTRE ROME.
(68-69)

Consurget enim gens in gentem et regnum
in regnum.

Car on verra se soulever nation contre
nation et royaume contre royaume.

(MATTH., XXIV, 7.)

Dans les luttes dont nous venons d'être témoins, l'intégrité de l'empire n'a encore pas été attaquée. On se dispute la monarchie d'Auguste, on ne prétend pas la briser. Vindex s'est soulevé au nom de l'honneur de Rome outragé. Galba, Othon, Vitellius lui-même, Vespasien, sont des Romains, et, en se proclamant chacun à son tour le chef et le libérateur du genre humain,

006549

ils ont entendu que le genre humain demeurerait sous le sceptre de la ville éternelle.

Mais il n'en pouvait toujours être ainsi. Tout était remis à la décision de l'armée. A mesure que les guerres civiles augmentaient le nombre des soldats, l'armée était moins romaine, et de mœurs et d'origine. Elle se recrutait à la hâte, moins de citoyens que de sujets, souvent d'étrangers et de barbares. Sous l'aigle même des légions, figuraient bien des tributaires, et nous possédons les actes qui, la guerre finie, accordent le droit de cité à des non-Romains incorporés dans les cohortes spécialement appelées cohortes romaines¹. C'était donc une proportion toujours croissante de soldats tributaires ou étrangers qui tranchait les destinées de Rome ; c'étaient des Aquitains qui avaient marché avec Vindex ; c'étaient des Belges qui les avaient battus sous Virginius² ; c'étaient des Bataves qui se vantaient d'avoir fait tomber Néron ; c'étaient des Gaulois et des Germains qui avaient amené Vitellius à Rome ; c'étaient des Dalmates et même des Suèves³ qui, sous Antonius, avaient fait triompher la cause de Vespasien. Le sort de l'empire se débattait entre des étrangers.

Et, lorsque Vitellius, dans une pensée d'ordre et de

1. Voir ci-dessus, tome I, p. 258 et suiv.

2. *Batavo equite protritōs Æduos Avernosque; fuisse inter Virginiū auxilia Belgas... Galliam suismet viribus concidisse.* Tac., *Hist.*, IV, 17.

3. *Ibid.*, III, 5, 21.

paix pour l'Italie, s'était débarrassé de ses tumultueux auxiliaires, et avait renvoyé les Gaulois dans la Gaule, les Bataves sur le Rhin¹, il avait involontairement semé un germe de révoltes prochaines contre Rome. Il avait arraché ces hommes à l'Italie si désirée et à peine entrevue, pour les rejeter ou dans l'obscurité du foyer domestique, ou dans de rudes et pauvres garnisons, en face des tribus germanes. Il avait ainsi semé la Gaule de mécontents armés et orgueilleux, fiers de leur victoire, blessés de leur exil, désabusés de leur respect envers Rome qu'ils avaient vaincue, de leur confiance envers un empereur qui ne voulait plus d'eux. Ces hommes, que Rome elle-même avait aguerris, pouvaient grouper autour d'eux tout ce qui restait de sentiment national, d'aspiration vers l'indépendance, de souvenirs et de ressentiments anti-romains.

Tel était le danger dans l'intérieur de l'empire, et la possibilité d'une révolte. Au dehors de l'empire, il y avait d'autres dangers, et la possibilité d'une invasion. Des auxiliaires barbares avaient franchi la frontière romaine ; des envahisseurs barbares pouvaient franchir après eux cette frontière restée moins forte derrière eux. En effet, les légions, chargées de la garder, appelées ailleurs par la guerre civile, avaient déserté leur poste. Elles avaient laissé seulement, ici quelques

1. Tac., *ibid.*, 69.

vétérans, là quelques recrues ; ailleurs, une nation barbare qui, moyennant un traité et quelques privilèges, s'était chargée de défendre la ligne romaine contre les autres barbares¹ ; on s'était reposé sur la foi mobile de ces tribus. En face de tous ces peuples, alliés douteux ou ennemis indomptables, les aigles demeuraient abandonnées, les forteresses à peine gardées par quelques sentinelles ; les camps destinés à une légion étaient à peine occupés par une cohorte. Des invalides ou des conscrits veillaient presque seuls sur cette ligne danubienne et rhénane, qui allait de la mer du Nord à la mer Noire, et qui, déjà au temps de Néron, était trop faiblement gardée.

Cette situation provoquait les attaques. Sur le Danube, Rome se trouvait en face de Suèves, de Daces, de Sarmates, races plus éloignées encore de la civilisation que ne l'étaient les tribus du Rhin. Les aigles avaient à peine pénétré dans leur pays ; leur indépendance sauvage n'avait été matée ni par un Drusus ni par un Germanicus. Leurs incursions sur le territoire romain étaient annuelles ; presque chaque hiver, les fantassins daces ou les cavaliers sarmates, bardés de fer, passaient le fleuve sur la glace et ravageaient la province de Mésie (Bulgarie). La dernière année de Néron (hiver 67-68), deux cohortes avaient péri, vaincues par ces barbares. Sous Othon, enivrés par ce

1. Sur le Danube, chefs Iazyges admis au *commilitium*. Tac., III, 5.

succès, 9,000 cavaliers de la nation sarmate des Roxolans passèrent le fleuve et valurent au général qui les repoussa les honneurs d'une statue en habit triomphal (68-69). Sous Vitellius, pendant qu'Antonius Primus, envahissant l'Italie au nom de Vespasien, avait dégarni les rives du Danube, les Daces les attaquèrent (69-70). Mucien heureusement arrivait d'Orient et put repousser l'attaque. Même après la victoire de Vespasien, les Sarmates renouvelèrent leurs incursions, et un gouverneur romain fut tué (hiver 70-71¹).

Même en d'autres contrées, où la suzeraineté romaine était jusque-là acceptée, on s'enhardissait à la méconnaître. En Bretagne, une reine des Brigantes (Yorkshire), alliée de Rome, Cartismandua, qui avait répudié son époux et l'avait remplacé par un rival, voyait se soulever contre elle l'époux outragé et les sujets mécontents. Il fallut que Rome intervînt, et encore sans pouvoir maintenir sa fidèle alliée sur le trône. « La royauté resta à notre ennemi, dit Tacite ; à nous la guerre². »

A l'autre bout de l'empire, l'affranchi d'un roi de Pont, armant, à ce qu'il prétendait, pour Vitellius, surprenait la ville de Trébizonde, taillait en pièces une cohorte romaine, brûlait plusieurs vaisseaux, couvrait de légers corsaires (*camaræ*) le Pont-Euxin d'où le

1. Voir Tac., *Hist.*, I, 79 ; III, 46 ; IV, 54. — Jos., *de B.*, VII, 12 (4, 3).

2. Tac., III, 45. V. aussi *Annal.*, XII, 40. *Agricola*, 6-8, 16, 17.

service de la guerre civile avait éloigné la flotte romaine ¹. Enfin, presque dans les déserts de l'Afrique, il fallait combattre ; et, avant même que Vespasien fut rentré dans Rome, ses généraux avaient été obligés de remporter une victoire sur ces nomades de l'intérieur que l'antiquité appelait du nom de Garamantes (Gherma) ². Ainsi, pendant qu'au centre de l'empire les légions et les meilleures légions combattaient les unes contre les autres ; aux extrémités, les rares soldats qu'avait laissés la guerre civile avaient à se défendre, et sur le Danube, et sur l'Humber, et sur les rives de la mer Noire, et au delà de l'Atlas.

Mais le péril sur les bords du Rhin fut bien plus grave, et là on put craindre la chute de l'empire.

Sur les bords du Rhin, Rome avait affaire à des populations de toute nature et placées à tous les degrés de l'indépendance et de l'asservissement. Sur la rive droite, depuis Mayence jusqu'à la mer, s'échelonnaient des peuples germaniques tout à fait indépendants et ennemis de Rome ³ ; c'étaient ceux qu'avait visités César, que Drusus, Tibère, Germanicus, Corbulon avaient combattus ; c'étaient les frères ou les descendants d'Armin.

Mais la rive gauche était la rive de la servitude.

1. Tac., III, 47, 48. — Strabon, CXI.

2. Tac., IV, 50. — Plin., *Hist. nat.*, V, 5.

3. Mattiaques, en face de Coblenz ; Teuctères, en face de Cologne ; Bructères, un peu au-dessous ; Frisons, à l'ouest et au nord du Zuyderzée. Le Zuyderzée (Flevo Lacus) n'était alors qu'un

Soumise à Rome, elle l'était cependant à des degrés divers, comme était diverse l'origine des nations qui la peuplaient. Quelques-unes, germaniques d'origine, avaient envahi la rive gauloise ou y avaient été transplantées par Rome elle-même. Ainsi les Bataves et les Caninéfates, placés entre les diverses branches du fleuve, ne payaient à Rome d'autre tribut que celui de leur épée. Les Sicambres, transplantés par Rome d'une rive à l'autre, gardaient le souvenir de leur indépendance. Les Ubii, au contraire, transplantés également et mêlés de colons romains, étaient devenus Romains de cœur. Plus on s'éloignait du fleuve et de l'origine germanique, plus on rencontrait des peuples qui avaient pris goût aux mœurs romaines et subissaient le joug avec patience. Trèves était riche, civilisée, par conséquent bien près d'être romaine. Là, ce n'étaient plus des Germains, mais des Gaulois ; ceux-ci avaient tout à fait mordu à l'appât, et la rive teutonique du Rhin se raillait de leur mollesse et de leur servitude ¹.

lac, beaucoup moins étendu qu'il ne l'est devenu après les inondations du treizième siècle, et communiquait avec la mer seulement par le bras oriental du Rhin (l'Yssel) qui le traversait.

1. Situation de ces peuples : Bataves, de l'Yssel et du Zuyderzée à la Meuse ; Caninéfates, sur le bord de l'Océan, entre les bouches du Rhin et celles de la Meuse ; Gugerni (peuple Sicambre), sur la Meuse, en remontant jusqu'à Ruremonde ; Ubii (Cologne) ; Tongri (Tongres) ; Vangiones (Worms) ; Nemetes (Spire) ; Caracates (Mayence) ; Tribocchi (Strasbourg). Tous ces peuples étaient germaniques d'origine.

Contre les peuples indépendants, Rome jusque-là s'était gardée par ses armes; contre les peuples soumis, par sa politique. Sur la rive droite du Rhin, elle avait commencé par faire un désert. La victoire de Drusus avait dépeuplé ou livré à des colons gaulois cette vaste contrée (*Decumates agri*) qui s'étend entre le Rhin, le Mein et le Danube (Bade et Wurtemberg). La liberté germanique s'était ainsi vue rejetée au nord du Mein, sans communication avec les peuples du Danube; elle avait pour limite au midi un pays dépeuplé; à l'ouest, sur les bords de son fleuve national, elle se heurtait à une ligne de forteresses et de soldats. Sous les noms d'armée de haute et de basse Germanie, sept légions, du Mein au Zuyderzée, gardaient les citadelles et les camps de Mayence, de Bonn, de Cologne (*Colonia Agrippina*), de Neuss (*Novesium*), de Geld (*Gelduba*), de Nimègue (*Noviomagus*). La flottille romaine, montant et descendant le fleuve, rendait une cette ligne de défense et établissait la souveraineté romaine sur les eaux.

Quant aux peuples soumis de la rive gauche, Gaulois ou Germains, Rome les maintenait par sa politique. Cette politique, indiquée par le sénat, développée par Auguste, avait été, avec des formes différentes, à peu près la même partout. Rome n'avait pas prétendu absorber en elle les nations vaincues. Elle leur avait laissé une bonne part de leur vie propre; presque partout leurs langues, leurs mœurs, leurs dieux, souvent

leurs gouvernements et leurs lois. Elle leur laissait ainsi une certaine part de liberté; mais cette liberté qu'ils gardaient servait à les attacher au joug romain. En laissant à une nation son gouvernement, Rome lui laissait ses gouvernants, et c'était par ses gouvernants qu'elle prétendait la tenir. Elle les gagnait, elle se les assimilait, et s'assimilant ainsi l'élite de la nation, elle était maîtresse de la nation elle-même. Dans l'Orient, c'étaient les rois; dans beaucoup de parties de l'Asie Mineure, c'étaient les prêtres; dans les villes grecques, les orateurs; dans l'Espagne, la Grande-Bretagne, la Gaule, c'étaient les chefs de clans ou de tribus, commandants héréditaires de la cité, chefs féodaux, descendants des races royales¹. Ces chefs, elle les rattachait à elle-même. En les rapprochant d'elle, en les faisant citoyens romains, en leur donnant des commandements, des charges, des honneurs, en les habituant aux mœurs, aux costumes, à la langue, aux dieux de l'empire, en leur faisant même porter des noms romains, elle les séduisait et séduisait par eux la nation tout entière. Elle faisait les agents de son pouvoir de ceux qui eussent été par droit d'hérédité les généraux de la révolte.

Mais, à l'heure dont nous parlons, et cette ligne de

1. Auguste appela au droit de cité *provinciarum validissimos*. (Tac., *An.*, XI, 24.) Ce sont ceux qu'on appelle *primores, principes civitatis*. Voyez le savant livre de M. de Courson, *Histoire des peuples bretons*.

défense au dehors, et cette politique de conservation au dedans, étaient affaiblies. D'un côté, les Césars avaient eu peur de la puissance militaire. Néron, empereur peu guerrier, avait à dessein découragé les généraux, affaibli les légions, relâché la discipline : il ne savait pas que les légions, si affaiblies qu'elles fussent contre l'ennemi, seraient toujours assez fortes pour le détrôner. Mais la guerre civile avait bien autrement énervé la puissance défensive de l'empire. Des sept légions chargées de garder le Rhin et qui devaient former un ensemble de 80,000 hommes (avec les auxiliaires), Valens et Cécina d'abord, puis Vitellius, avaient emmené la meilleure part. Une seule légion restait entière, la treizième; une autre se trouvait réduite à 3,000 hommes (au lieu de 6,000); deux autres comptaient ensemble 5,000 soldats¹. De plus, ces hommes, c'étaient, les uns des soldats romains qu'on avait jugés trop fatigués pour la guerre civile, les autres des Gaulois ou des Germains de la rive gauche qu'on avait recrutés à la hâte. Et ces débris de deux armées, dont la guerre civile s'était fait donner l'élite, étaient commandés par un seul général, Flaccus Hordéonius, âgé, faible de corps et de caractère, nommé par Galba et, pour ce motif, suspect au soldat, en un temps où d'ailleurs ses chefs lui étaient presque toujours suspects.

D'un autre côté, l'ordre politique avait faibli au

1. Tac., *Hist.*, IV, 19, 22, 26.

dedans comme la puissance militaire avait faibli au dehors. De toutes les provinces de l'empire, la Gaule s'était jetée la première et la plus ardente dans la guerre civile. Elle y avait montré sa force ; mais elle y avait compromis son unité. Vindex, soutenu par une partie de la Gaule, avait été vaincu par une autre. Le midi et le centre, favorisés par Galba, avaient appuyé sa cause ; le nord au contraire, châtié par Galba, avait aidé au triomphe de Vitellius. Lyon, reconnaissante et pieuse envers la mémoire de Néron, avait pour ennemie Vienne, sa voisine, dévouée au souvenir de Galba. Les Lingons (Langres) détestaient les Édues (Autun) et les Séquanes (Franche-Comté) ; Trèves était jalouse de Reims¹. Au milieu de cette Gaule ainsi divisée, au milieu de ces querelles et de ces passions, le souvenir des aïeux et de la Gaule indépendante, le souvenir de Vercingétorix pour les Celtes, le souvenir de Camulogène pour les Belges ne pouvait-il pas se réveiller ? Les uns ou les autres ne pouvaient-ils pas fortifier et grandir leur cause en faisant d'elle la cause de l'indépendance ? Après s'être révoltés pour Rome et avoir combattu pour elle, ne pouvaient-ils pas se révolter et combattre contre Rome et pour la Gaule ? Néanmoins, tant que la révolte fut purement gauloise et ne fut pas appuyée par l'irruption du dehors, elle fut aisément réprimée. Dans le centre de la Gaule romaine,

1. Voir Tac., *Hist.*, I, 8, 51, 53, 54, 57, 62-65, 78 ; IV, 17.